

# Les Bâtards du diable

Du même auteur chez À vue d'œil :

*La Légende du Pilhaouer*

*Trois femmes en noir*

*Les Chemins creux de Saint-Fiacre*

*Petite Korrig*

Daniel Cario

# Les Bâtards du diable



© Presses de la Cité, un département de Place des  
éditeurs, 2018

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0311-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

Ténèbres.

Le feu de la Saint-Jean tremblote au loin. Tant de brume, est-ce Dieu possible ? Ou alors c'est la nuit, et le balancement des frondaisons m'empêche de fixer l'incandescence qui crépite au sommet de la colline. Qui me fascine, m'effraie. M'attire pourtant. Je grimpe. Je grimpe depuis une éternité. Pourquoi ? Impossible d'en discerner la raison. Une attirance irrésistible. Le ciel s'éloigne. Ascension des Danaïdes : épuisé, jamais je n'y parviendrai. Le rougeoiement se résorbe en flammèches à peine visibles. N'est plus qu'un point soufreteux sous mes paupières closes. Puis, ravivées par le vent qui mugit, les braises étincellent, s'enflent en un bûcher ardent dressé à mon intention. Pour me supplicier. Un cri silencieux, la bouche muette, je voudrais faire demi-tour. Trop tard, bras et jambes sont paralysés. Les flammes me happent, me calcinent chair et os ! Enfant, j'ai toujours eu peur du feu.

Une douleur sourde m'irradie dans tout le corps, et cette fournaise de l'enfer qui m'assèche le nez, la bouche et la gorge ! Me tarit le sang jusqu'à la moelle. Échapper aux langues rouges des sorcières. Je me débats, une force invisible m'enserme la poitrine et me fait retomber en arrière.

Le vent se calme, cesse de gronder, la lumière de gigoter. J'entrouvre les paupières.

Une conscience nébuleuse. Aussitôt une souffrance insoutenable. Qui me réveille pour de bon. Je suis allongé, le brasier de la Saint-Jean n'est qu'une misérable bougie posée à côté de ma couche. Je ne vois la flamme que du coin de l'œil. Au-delà, les ténèbres murent l'espace. Par moments la mèche grésille en une vilaine teinte jaunâtre. Se recroqueville, va s'éteindre, se ravive. Un courant d'air ? Avec peine, j'incline la tête d'un bord et de l'autre. Aucune porte ni fenêtre. Dans la flamme fantasque se tortillent des fantômes aux faciès diaboliques ; ils vrillent en moi leurs regards de braise, m'éraillent les tympans de leur rire sardonique. Le trépignement de leur sarabande martèle le silence ; une pulsation lancinante qui me fait battre le sang

aux tempes. Résister aux spectres de la nuit, les conjurer, prier certes, mais je n'en ai plus la force. La seule défense pourtant contre l'attaque du démon. Car de telles hallucinations ne peuvent être que fourberies du démon.

Peu à peu se précise le décor. Une pièce, le lit où je suis étendu, la table de chevet où est posée la bougie. Rien d'autre. Rien que je voie du moins. Le silence, une impression atroce de clausturation. La douleur dessine le couloir des souvenirs. La cuisse droite. Déchiquetée à coup sûr. Que m'est-il arrivé ? Un objet acéré me fouille la jambe, me déchire les chairs. Où étais-je ? Des arbres, encore des arbres, qui ont chaviré dans le vent en une seconde.

La chute dans l'abîme de l'évanouissement. L'inconscience absolue. Le néant de la mort. Mais avant ?

Je fouille dans ma tête.

Une nouvelle image remonte à la surface, un sanglier. Je ne lui voulais pourtant aucun mal. Sans doute une laie soucieuse de protéger ses marcassins – c'est normal pour une mère de défendre ses petits. Elle a dû avoir peur. Ses yeux hérissés de soies me fixaient. Ne t'inquiète

pas, je m'en vais. Son groin remuait. J'ai reculé lentement, en évitant tout geste brusque ; elle avançait d'autant. Un obstacle dans mon dos, une souche, un rocher, pas le temps de savoir, encore moins de réagir, je bascule en arrière. La masse noire me fond dessus. Un choc terrible, une douleur foudroyante. Plus rien.

Voilà pourquoi je suis là. Mais comment ?

On m'a amené ici... « Quelqu'un » m'a amené ici.

Qui ?

J'appelle ; ma voix s'enroue en un borborygme inaudible. J'ai la gorge et les narines engluées, une fièvre de cheval. Du mal à respirer. Je veux déglutir, je manque de m'étouffer. La fièvre allume de nouveaux incendies au fond de mes globes oculaires, dont il me semble voir l'intérieur. Le sang gicle en jets continus dans mes méninges torturées.

Je me racle la gorge, je tousse afin de m'éclaircir la voix. J'appelle encore. Silencieuse, la maison paraît déserte. Une maison... Qu'en sais-je ? Ce peut être tout autre chose. Comment



savoir dans les ténèbres ? L'incertitude, une angoisse injustifiée – j'ai de la chance, je pourrais être en train de crever dans un trou perdu où ne passe personne... Du calme ! « On » t'a sauvé la vie. Il faut attendre : « on » va revenir. Oui, c'est cela, je dois prendre mon mal en patience, au sens littéral. Je n'ai aucune raison d'avoir peur...

Ma jambe me lance. J'essaie de la replier. Vertige immédiat, à nouveau la valse du tourbillon dans le brouillard. J'essaie de faire mienne la douleur, de l'appivoiser, de respirer lentement, de détendre mon corps tétanisé. De m'accrocher au réel avant de sombrer dans le gouffre où je serais sans défense. Mais de quoi ai-je besoin de me défendre ?...

L'intuition irraisonnée d'un danger imminent. D'être d'une vulnérabilité extrême dans cette opacité qui m'opresse, mais je n'ai pas la force de fuir.

Je parviens à m'assoupir.

Pas un vrai sommeil. Une somnolence où surnage une conscience douloureuse. Une angoisse aussi bien physique que morale.

Le retour à la réalité, de plain-pied à présent. Je me souviens qui je suis.

Je suis parti de bonne heure ce matin de chez les parents. Une longue randonnée en forêt, j'en ai l'habitude. Plus loin cette fois, beaucoup plus loin même. Ma musette en bandoulière, un petit marteau, un burin, un sac à dos, ma précieuse boussole. J'entretiens une vraie passion pour les minéraux. C'était mon jour de chance : d'emblée, une staurotide comme je n'en avais jamais vu, une croix parfaite. De quoi me forger un moral à toute épreuve. De faire fi aussi des précautions élémentaires. À gauche, à droite... Je me suis égaré comme un gamin.

J'ai dû m'endormir quelques minutes. Plus impérieuses que le sommeil, la fièvre et la douleur me ramènent à la réalité. Je reste immobile, l'appréhension du grand blessé, trop faible pour mesurer l'étendue des dégâts, qui s'interdit de bouger de peur d'aggraver son état. J'appelle à nouveau, plus fort :

— Quelqu'un ? Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Rien. Pas de réponse, ni le moindre bruit. Une angoisse croissante. La flamme de la bougie m'obnubile, pareil au papillon qui vient y consumer ses ailes en un vol fatal et inexorable.

L'invitation irrésistible de la mort. Ma raison vacille dans l'évanescence des oscillations jaunâtres. Il m'est impossible de rester plus longtemps sans savoir. J'appelle à nouveau. Un silence sépulcral m'enserme, où mes cris résonnent en une répercussion d'échos incongrus. Je m'égosille pourtant. En vain. Tant pis pour ma jambe, elle va devoir me suivre. Respirer lentement en vidant mes poumons, comme le patient avant la piqûre. Apprivoiser la douleur. S'asseoir tout d'abord, attendre quelques secondes, le temps que se dissipe le vertige. Je me redresse avec précaution.

Aussitôt un étau me bloque la poitrine ; une épaisse sangle. J'en parcours la surface ; un tressage de cordelettes large comme une paume, pas de boucle accessible sur les côtés du châlit. Je remonte sur ma poitrine ; mes poignets aussi sont assujettis, ne me laissant la liberté que de lever les mains à mi-hauteur, permettant tout juste à l'extrémité de mes doigts de s'effleurer. Je secoue les bras afin d'en faire glisser les bracelets, mais ceux-ci sont trop étroits. Je suis prisonnier. De qui ? Pourquoi ?

En une seconde, tout se brouille. La chambre obscure devient geôle. La menace se précise. Puis à la peur s'ajoute le sentiment de l'insupportable. Je me débats, les liens me rentrent dans la peau, me cisailent les côtes. Plus la force de crier. Je perds conscience.

Une lumière bleutée m'enveloppe de son halo glacial. Je vole pour y échapper, je deviens pour de bon le papillon de tout à l'heure, une identification enfantine qui n'a jamais cessé de me traquer. Un élégant sphinx, si majestueux, bien que tatoué de mort en une malédiction éternelle. C'est peut-être pour cela qu'il m'attirait. Je l'ai épinglé vif de mes doigts cruels de gamin sur un bouchon de liège, la pointe fichée en plein milieu de la face camarde. Pure folie de braver la mort, de croire pouvoir la tuer, la prise de conscience immédiate de ma témérité, de la damnation que j'encourais. La frayeur.

Je garde en mémoire son bourdonnement toute la nuit, dans mes oreilles, dans mon cerveau, il s'éloignait, se rapprochait à me frôler... Ne cesserait donc jamais ! Je n'osais bouger, persuadé que c'était le diable qui guidait

son vol, terrorisé qu'il parvienne à me localiser sous les draps.

Ce n'était pas une simple hallucination due au remords ou à la trouille de l'enfer, le pauvre lépidoptère avait bien réussi à s'envoler ; après une nuit d'insomnie, je l'ai retrouvé au petit jour au bas de la vitre. Toujours empalé sur son bouchon, mort, les ailes dépoudrées. J'ai eu mal, de pitié pour lui – il était si beau –, mais aussi pour de vrai dans ma chair. Un cauchemar récurrent. Depuis, chaque nuit où ronfle le vent, mes oreilles se mettent à bourdonner, un pieu me fore le dos, en juste retour de la douleur infligée à ce misérable insecte.

Ce fut ma seule velléité d'entomologiste. Je préfère collectionner les pierres, elles ne souffrent pas. Mes parents avaient essayé de me consoler :

« Allons Silvère, ce n'est... »

Un couinement. Je reviens à moi. Une porte s'est ouverte.

Une silhouette se dessine dans la pénombre. Une poitrine lourde sous une vêtue sombre, une femme. Elle s'approche. La lueur de la bougie sculpte par-dessous son visage anguleux. Un faciès rendu encore plus inquiétant par des cheveux en broussaille, un regard embusqué au fond d'arcades creuses – deux escarboucles de braise qui rougeoient, le diable féminisé, hallucine mon cerveau encore laminé –, un nez aquilin. Difficile de lui donner un âge, de toute évidence ce n'est pas une vieille.

— Je suis le frère Silvère Lavarec.

Aucune réaction.

— Je suis un curé, vous m'entendez ? Vous n'avez rien à craindre de moi, vous pouvez me détacher.

Sa paume calleuse se pose sur mon front. Elle s'en va, revient, avec un verre d'eau. Elle me soulève la tête et fourre d'autorité un cachet entre mes lèvres, m'oblige à boire une gorgée, elle a remarqué que j'ai de la fièvre. Elle ne